

ANTI**Q**RESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 191 | 28.7.2019

Initiation alpestre

**Pessoa,
un cauchemar
somptueux**

Gare à Libra!

Observe • Analyse • Intervient

Chers Lecteurs,

J'ai appris cette semaine le décès d'un grand journaliste et d'un ami. Pierre Péan n'était pas seulement un enquêteur sagace et opiniâtre, mais encore un homme d'une grande force morale face aux pouvoirs, quels qu'ils soient. j'ai eu la chance de le connaître et de collaborer avec lui dans sa très délicate enquête sur le Kosovo. Qu'il s'agisse de la «Françafrique», du Rwanda, de la carrière de François Mitterrand, Péan a osé affronter les non-dits et les zones d'ombre de l'époque avec une intégrité et un courage sans failles.

Il était l'une des lumières humaines de ce temps, un homme de fidélité et de mémoire. Ses convictions de gauche ne l'empêchaient pas de porter toujours en guise

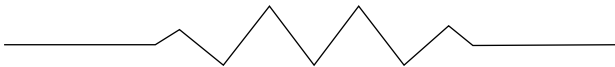


de pochette le mouchoir rouge de Cholet, en souvenir du calvaire des Vendéens.

Adieu Pierre!

Bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT



Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

Initiation alpestre (Aveux publics, 3)

JE N'AI JAMAIS VOULU VIVRE EN SUISSE. JE M'Y SUIS RÉSIGNÉ, C'EST DIFFÉRENT. MAIS DE MÊME QUE LES MARIAGES DE RAISON SONT SOUVENT LES PLUS SOLIDES, MA RÉSIGNATION S'EST PEU À PEU TRANSFORMÉE EN AFFECTION. LA NATURE ALPINE N'Y EST PAS ÉTRANGÈRE.

DERRIÈRE LA MURAILLE BLEUE

J'ai raconté quelque part dans *Valais mystique* mon premier souvenir de ces terres. Après s'être installés, mes parents étaient venus me chercher en voiture. J'arrivais d'une province aussi plate et aussi concave qu'une assiette, où la seule «montagne» proche culminait à moins de 600 mètres. Virant au nord après Milan, nous avons mis le cap sur les Alpes. A 150 kilomètres-heure, je voyais cette vague de tsunami blanche et bleue s'approcher peu à peu — et je me suis affolé. «Arrête, papa! Nous n'allons jamais pouvoir passer à travers ce mur!»

Mais nous avons passé! Mon père, sportif d'élite et psychologue du sport, avait été engagé par l'Université américaine de Leysin, dans les Alpes vaudoises. Ce n'était qu'une aimable station de ski, mais à mes yeux nous avons atterri dans un sinistre nid d'aigle ceinturé de falaises et de gouffres. Dans mon souvenir y avait là surtout des étudiants arabes, saoudiens, qui recevaient des cabriolets livrés par avion pour leur anniversaire. Durant mon enfance, l'Amérique était indis-

sociable de ces Abdallahs (voir *Tintin au pays de l'or noir*) gâtés et de leurs papas pétroliers avec des nappes rouges sur la tête. Je m'apercevais une trentaine d'années plus tard que je n'avais pas entièrement tort.

J'ai passé à Leysin un hiver solitaire, lugubre et amusant dans une vaste villa 1900 comme je les aime. Amusant, car c'était le fameux hiver des «dimanches sans voitures» en Suisse, consécutif au choc pétrolier de 1973. Les étudiants avaient investi les rues tortueuses et abruptes du village et y avaient monté un véritable GP de Monaco sur neige gelée. J'y avais moi aussi joint ma petite luge. Depuis lors, je songe toujours que les disruptions de la routine technologique ont quelque chose de merveilleux et de salutaire. Si nous avons aujourd'hui une once de sagesse et de solidarité, nous inventerions chaque semaine des exercices de privation et de débrouille, sans attendre d'être pris au dépourvu par l'«effondrement qui vient».

DIGRESSION: LES INSOUCIANTES APOCALYPSES

Etrangement, à mesure que cette échéance se précise, notre conscience pratique du problème se dissout. On n'imaginerait même plus pouvoir imposer à la population helvétique un «plan Wahlen» tel qu'on l'avait mis en place en 1940 pour assurer l'autarcie du pays face aux aléas de la guerre, sacrifiant sans pitié les beaux terrains de golf à la culture des patates. De même, à une époque où le principe de précaution appliqué à tort et à travers nous empoisonne inutilement la vie quotidienne, plus personne ne *comprend même* la prévoyance de la génération antérieure qui avait imposé des abris antiatomiques dans toutes les nouvelles habitations. Aujourd'hui, ces bunkers privés servent de dépôts à skis et confitures, on ne sait probablement même plus comment les utiliser, alors même que les grandes puissances déchirent les traités nucléaires et que le monde est plus instable que jamais.

L'incapacité des hommes, dans leur grande majorité, à affronter l'idée de leur propre destruction, et de manière générale les menaces concrètes qui pèsent *réellement* sur eux — d'où leur besoin d'en inventer de fictives ou de surdramatiser des risques théoriques ou lointains (suivez mon regard) — m'a toujours fasciné. Dans les années 1990, en tant qu'éditeur, j'ai eu la chance de collaborer étroitement avec le général Pierre-Marie Gallois, l'un des rares vrais génies que j'aie connus:

aviateur, résistant, peintre de trompe-l'œil, inventeur du «Mirage» et concepteur de la force de frappe nucléaire française. J'avais été frappé par la distance rationnelle avec laquelle il abordait le problème de la destruction de masse. Tant dans sa propre expérience d'aviateur-bombardier au sein de la RAF qu'en tant que grand théoricien de la dissuasion, il avait réussi à assimiler l'extermination à un problème d'échecs. En matière de stratégie nucléaire, tout l'art consistait à maintenir le «pat», afin que personne n'ose bouger une pièce. Mais cela supposait un doigté et, surtout, une rationalité et un bon sens dont je ne suis pas certain qu'ils soient encore très communément partagés. La profondeur métaphysique vertigineuse de cette problématique a inspiré mon deuxième roman, *Le Rayon bleu*, où l'ombre du général Gallois a été identifiée par plus d'un lecteur.

Toutes mes préoccupations ne remontent pas à la prime enfance, mais le souvenir des dimanches d'avant-bagnole de l'hiver 1973 m'est toujours resté dans l'arrière-cerveau à mesure que nous entrions dans l'ère du *divertissement* systématique et permanent. En 1999, du 24 mars au 12 juin, mon pays natal, la Serbie, a vécu une expérience *in vivo*, grandeur nature, de survivalisme à l'échelle nationale «grâce» au bombardement de l'OTAN. Pendant 78 jours, dans un rapport de forces militaire estimé à 800 contre 1, l'Alliance atlantique s'est employée à détruire systématiquement les



infrastructures civiles de ce pays, jugeant que se concentrer sur son armée lui coûterait trop cher. La population devait se terrer chaque jour, et en même temps poursuivre ses activités quotidiennes malgré les ponts effondrés, les pénuries de courant et de carburant, les bombes tombant parfois au hasard. Dans certaines zones, il fallait de préférence se déplacer à pied ou à vélo, tout véhicule émettant de la chaleur risquant d'être pris pour cible «collatérale» par les missiles thermoguidés. Chez mes cousins, tout le monde a pris du poids, par manque de mouvement — et parce qu'il fallait manger en toute hâte les réserves qui fondaient dans les congélateurs arrêtés: ce n'est là qu'une des conséquences surréalistes de cette situation sans précédent. Un autre effet indiscutable, autrement plus important, fut l'exceptionnel sentiment de solidarité et de communion qui, l'espace de trois mois, a soudé cette population par ailleurs égoïste, anarchique et divisée. Le reste de

l'Europe n'a pratiquement rien su de cette intéressante expérience préapocalyptique, et n'a du reste rien voulu savoir⁽¹⁾. Son système médiatique a veillé à ce qu'elle ne saisisse rien du véritable enjeu ni de la réelle dimension de ce conflit occulté. C'est bien dommage: cela risque de lui coûter cher. Pour ma part, la décennie 1990-1999 m'a définitivement éclairé sur le rôle anesthésique des médias de grand chemin dans une société industrielle avancée.

LE SECOURS DES FÉES

Ma grand-mère maternelle était venue à Leysin nous aider dans notre installation en Suisse. Je souffrais beaucoup du déracinement, je lui disais: «Grand-maman, sauve-moi de cette immense prison». Elle m'emmenait faire de grandes promenades dans les bois, au-delà de l'*American College*, et me racontait les histoires de fées et de lutins qu'elle portait en elle depuis la nuit des temps. Sa Bosnie natale était un pays de forêts impénétrables et de légendes. Grâce

à ces contes, j'ai retrouvé un coin de terre «à moi» dans les Alpes. J'ai commencé à m'approprier la Suisse par ses bois, fussent-ils de sapins, et leurs créatures surnaturelles, fussent-elles issues de la mythologie slave. Par cette parole, un pays qui m'était apparu hostile et mort s'était soudain animé avec des ombres et des voix familières.

Le «recours aux forêts» dont rêvent les adeptes de Jünger et de Thoreau se double d'une condition qui paraît aujourd'hui absurde: croire à leur *enchantement*! Se lier à la vie spirituelle secrète de la nature qui était évidente pour les paysans de l'ancien temps, mais que l'homme contemporain est aussi apte à appréhender qu'un manchot à recoudre un bouton. Se planquer dans les bois avec son bric-à-brac de survivaliste n'est qu'une forme militarisée de tourisme, une contribution pédestre au défrichement général.

Au cours de ma vie adulte, j'ai largement perdu le contact avec cette mythologie sylvestre qui chez ma grand-mère coulait de source — et qui constituait notre fond commun européen comme en témoignent les travaux des folkloristes. La génération de mes parents, me semble-t-il, y était encore moins connectée avec sa foi naïve dans le progrès et l'électrification. Quelle poésie vais-je transmettre à mes enfants? me suis-je souvent demandé. Lorsque mes filles étaient petites, pour les faire marcher en forêt, je devais leur raconter des histoires. N'ayant pas l'érudition populaire de ma grand-

mère, je leur ai composé de toutes pièces, au débotté, les aventures du *Lutin Tinnabule*. Après tout, Tolkien lui aussi a beaucoup improvisé.

L'essentiel était — et demeure — de garder foi dans la magie du récit et dans le mystère irréductible de la réalité. Même si j'ai reçu à l'origine une formation scientifique, je suis convaincu, avec Rousseau et C. S. Lewis, qu'un monde gouverné par la pure rationalité n'est pas seulement un monde pauvre mais un monde infernal, où le besoin de domination humain ne se connaît plus aucune limite, ni celle de l'humilité, ni celle de la vénération, ni même celle de la peur. Nous l'ignorons, mais les fées sont nos plus grandes alliées face au cauchemar du *Gestell* heideggérien, à l'arraisonnement de la nature jusqu'à sa dernière goutte de vie.

IMMIGRATION BLUES

Au bout d'une année, ma mère ayant trouvé du travail comme médecin-dentiste, nous sommes descendus de la montagne magique dans la bonne ville de Sion où l'on m'a mis à l'école. C'est là que s'est produit le grand miracle de ma vie : à sept ans, je ne savais pas un mot de français. Un an plus tard, j'en avais acquis (j'ose le dire), l'essentiel, à marche forcée. Mais je réserve ce récit pour le prochain épisode.

Avant cela, j'aimerais dire un mot sur le *blues de l'immigré*. J'ai édité chez Xenia, à ce sujet, un livre beau et poignant de Luisa Campanile, *Flux migratoires*. Avant que la question des réfugiés, puis des migrants,

n'occupe tout l'horizon des sociétés ouest-européennes, elles étaient aux prises avec une migration de travail déjà massive, mais d'une tout autre nature — et origine — que celles qui affluent aujourd'hui. Entre sa nécessité économique et son incongruité culturelle, elle suscitait des réactions tout aussi contrastées que la vague migratoire des dernières années. Même si, à la lumière des développements récents, les *Gastarbeiter* du sud de l'Europe apparaissent désormais comme des «gars bien de chez nous» à qui l'on donnerait le gîte et le passeport sans hésiter.

Il n'empêche: depuis que j'ai commencé à la connaître, la société suisse a toujours été divisée entre les «*neinsager*» systématiques, peu enclins à la réflexion nuancée, et les immigrationnistes de confession chez qui l'altruisme naïf se double souvent d'une haine de soi tout aussi immature.

Mes parents n'étaient eux aussi que des travailleurs immigrés. Néanmoins, il leur était sans doute plus facile de s'intégrer avec une éducation universitaire et une provenance de l'Est qu'à des ouvriers espagnols. Venant de Yougoslavie, on les prenait sans doute souvent pour des «dissidents», alors même que Tito avait largement ouvert ses frontières depuis bien des années, ne serait-ce que pour financer son régime inefficace par l'afflux des devises capitalistes.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons *jamais* ressenti — à deux exceptions mineures près — aucune xéno-

phobie de la part de la société d'accueil. Je dois cette vérité à la Suisse: la patience, la confiance — allant jusqu'à la crédulité — et le tact avec lesquels elle accueille de telles masses de nouveaux habitants sont à mon avis sans exemple. Même si, en fin de compte, elle a toujours eu son intérêt en vue. Du moins jusqu'il y a peu.

On dit parfois, au sujet des immigrés de travail, que «de dernier arrivé ferme la porte». Si j'ai défendu par la suite le droit des Suisses à contrôler leurs frontières comme bon leur semble, c'est d'une part à cause de mon souverainisme de précaution que j'ai évoqué plus haut, mais également à cause de l'injustice révoltante avec laquelle la sagesse bienveillante de ce pays a été tournée en égoïsme abject, le plus souvent par ses propres intellectuels. La coupable jobardise bourgeoise de M. Bonhomme, qui lui fait tendre l'allumette aux incendiaires, est la grande faille de la mentalité helvétique et une bonne raison de défendre ce pays contre lui-même.

~~~~~  
NOTE

1. Notre «désinvité» l'historien militaire suisse Bernard Wicht en a tout de même tiré une étude fort intéressante sur la résilience et l'efficacité des armées de fantassins «low-tech» face à une armada «high-tech» aux pieds d'argile: L'OTAN attaque, la nouvelle donne stratégique (éd. Georg 1999).

## CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Lire Pessoa: un cauchemar somptueux (3)

**D**ERNIER ÉPISODE DE NOTRE MINI-SÉRIE CONSACRÉE À PESSOA, DANS LAQUELLE NOUS REVENONS SUR L'ACTE CRÉATIF PESSOANIEN, AVANT DE CONCLURE EN NOUS INTÉRESSANT À SON CHEF-D'ŒUVRE EN PROSE, *LE LIVRE DE L'INTRANQUILLITÉ*.

Comme on l'a vu, l'entreprise créative de Fernando Pessoa s'est construite sur la multiplicité des écrivains qu'il a imaginés, dans son désir de «*tout sentir de toutes les manières*», entreprise qu'il a définie lui-même comme un *drama em gente* (drame en personnes, pas en personnages). Si elle est déconcertante, l'existence de ces écrivains différents de lui et les uns des autres, qui constitue un éclatement de l'écrivain en plusieurs personnes, plus qu'une maladie ou un jeu, est en soi un acte créateur. Le nombre d'auteurs lui-même importe peu: c'est la sincérité dans le même désir d'infini, avec des idéologies et des styles différents, qui fait sa grandeur. Et l'entrelacement des mouvements littéraires qu'il a créés — paülisme, sensationnisme et intersectionnisme — ajoute une perspective supplémentaire dans la compréhension de l'œuvre.

Antérieur au «jour triomphal» de l'apparition de Caeiro (le 8 mars 1914), le «paülisme(1)» est pour Pessoa un creuset alchimique, lieu de fermentation d'une sorte de bouillon primordial. Les textes qu'il a écrits auparavant sont, pour beaucoup, marqués par les symbolistes et les décadents portugais — Eugé-

nio de Castro (1869-1944), António Nobre (1867-1900), Camillo Pessanha (1867-1926) ou Teixeira de Pascoaes (1877-1952) — mais aussi français, en particulier Mallarmé, Verlaine et Laforgue. Ses rapports au paülisme sont toutefois ambigus: dans une lettre de janvier 1915, il expose ce qui ressemble fort à un rejet profond de l'aspect superficiel et «clownesque» de cette esthétique alambiquée. Il ira jusqu'à définir le paülisme comme une «intoxication d'artificialité». Il apparaît que son déni du paülisme est d'autant plus affirmé qu'il lui a permis de se confronter à certains de ses démons intérieurs.

Il fait de Campos l'auteur *sensationniste* par excellence, tout en prétendant ne pas l'être lui-même — ce que certains de ses textes orthonymes démentent. Le style sensationniste se reconnaît à l'entrelacement d'images fondées sur des sensations qui elles-mêmes se croisent. Dans les années 1915-1916, il énoncera les trois principes censés fonder cette esthétique «considérée comme art». D'abord: «*Considéré comme métaphysique, le sensationnisme cherche à ne pas comprendre l'univers. La réalité est l'incompréhensibilité des choses. Les comprendre c'est ne pas*



les comprendre.» Ensuite: «Le sensationnisme affirme, en tout premier lieu, le principe que la sensation est primordiale: que la sensation est la seule réalité pour nous.» Et enfin: «À la question de savoir quel est le but de l'art, le sensationnisme répond qu'il ne peut pas être l'organisation des sensations de l'extérieur, parce que c'est la science qui a cela pour but; ni l'organisation des sensations venues de l'intérieur, parce que tel est le but de la philosophie; mais qu'il est bien, par conséquent l'organisation des sensations de l'abstrait.»

C'est très certainement en s'inspirant des premiers tableaux cubistes que Pessoa a donné au paülisme et au sensationnisme la dimension de l'intersectionnisme. On est ici au cœur du projet de Pessoa de faire émerger du bouillon de culture primordial des formes nouvelles pourvues de clarté et de dynamisme. Parmi ses nombreux textes relatifs à l'intersectionnisme, voici la présentation des quatre types d'intersection qu'il a identifiés: «a) intersection d'un paysage avec un état d'âme, conçu comme tel. b) intersection d'un paysage avec un état d'âme qui consiste en un rêve. c) intersection

d'un paysage avec un autre paysage (symbolique quant à lui d'un état d'âme — comme, par exemple, “journée de soleil” de la joie). d) intersection d'un paysage avec lui-même, l'état d'âme de qui le contemple y opérant la division. [...] » À ces différents types se superposent quatre degrés différents: intersectionnismes matériel (des réalisations artistiques), des



PESSOA PAR PIERRE CONVESET  
(CONVESET.COM)

procédés artistiques, des genres d'inspiration et des objets d'inspiration. Pour résumer le fondement de l'intersectionnisme, Pessoa explique que «Les romantiques ont essayé d'ajouter. Les intersectionnistes cherchent à fondre. Wagner voulait musique + peinture + poésie. Nous, nous voulons musique X peinture X poésie.»

Œuvre de toute une vie, Pessoa y ayant travaillé plus de vingt ans, de 1913 à sa mort en 1935, *Le livre de l'intranquillité* se présente sous la forme de fragments discontinus et sans ordre apparent, pour la plupart attribués à un demi-hétéronyme, Bernardo Soares. Demi-hétéronyme car, contrairement à celle des hétéronymes que nous avons évoqués, la vie que mène Soares ressemble étrangement à celle de Pessoa, puisqu'il est un modeste employé de bureau

lisboète, dont la vie est solitaire. *Le livre de l'intranquillité*, que l'on s'accorde à ranger parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle, n'est pas un «livre», mais l'ombre d'un *Livre* définitivement absent. Les milliers de pages retrouvées dans une malle après la mort de Pessoa ont dû attendre des années avant d'être décryptées, retranscrites, et surtout organisées de façon subjective, puisque ni un ordre chronologique (de nombreuses feuilles étant non datées) ni un tri sélectif (pour beaucoup de fragments, aucune mention n'indique s'ils étaient destinés au *Livre de l'intranquillité*) n'ont pu aider à l'édition de la première édition, qui vit le jour en 1982, soit près d'un demi-siècle après la mort de Pessoa. Les éditions qui se sont ensuite succédé jusqu'à la fin de XXe siècle(2) ont permis d'améliorer, compléter, réorganiser les quelque 480 fragments, auxquelles s'ajoutent quelques «grands textes», tels que les avait intitulés Pessoa lui-même, plus longs et quasi «entiers». La parution de la première édition créa un grand bouleversement dans la notoriété de Fernando Pessoa, jusque-là considéré uniquement comme un immense poète, pas comme un prosateur.

Ce pseudo-journal est une sorte de rêve éveillé, dans lequel le narrateur souffre de la certitude de son inexistence. Sans plan véritable et aux entrées multiples, ce sombre labyrinthe est le livre de la non-vie de Bernardo Soares, reflet de la «vraie» vie de Fernando Pessoa.

Dénuée de sens, la vie de Bernardo Soares n'en prend un que dans le monde de la chose écrite ou à écrire. Cette descente vertigineuse jusqu'au fond de l'être, où l'introspection sans limite aboutit à un sentiment de vide insupportable, à une détresse absolue de devoir exister, s'appuie sur une écriture des plus simples bien que singulière, les audaces de Pessoa étant nombreuses et les mélanges de styles apportant des nuances de teinte à ce tableau bien sombre. Le résultat est bouleversant et magnifique et, comme Pessoa le souhaite à son lecteur, sa lecture est un «cauchemar somptueux» en compagnie d'un «rêveur exclusivement», dont l'écriture fut, au sens propre du terme, toute la vie: «*Car n'allez pas croire que j'écrive pour être publié, ni simplement pour écrire, ni même pour faire de l'art. J'écris parce que c'est là le but ultime, le raffinement suprême, le raffinement, viscéralement illogique, de mon art de cultiver les états d'âme.*»

#### NOTES

1. Venant de *paues*, ou *paúis* («pa-ludes»).
2. L'édition française actuelle, qui constitue le tome III des *Œuvres* de Fernando Pessoa aux Éditions Christian Bourgois, date de 2011. Elle reprend l'édition portugaise publiée par Richard Zenith chez Assirio & Alvim en 2009, qui présente le *corpus*, en principe définitif, des textes de Pessoa relatifs au *Livre de l'intranquillité*.



FUTURISK par Sébastien Fanti

## Libra-vous?

**L**A CRYPTOMONNAIE ANNONCÉE PAR FACEBOOK N'EST-ELLE QU'UNE PROVOCATION... OU UNE DEVISE INCONTOURNABLE DU MONDE DÉMATÉRIALISÉ DE DEMAIN?

**18 juin 2019, Genève**

Tom Shark sirote un mojito au bord de la piscine de l'hôtel Président Wilson à Genève lorsque son téléphone portable lui transmet une news qui semble captiver le monde. Facebook s'apprêterait à lancer une nouvelle cryptomonnaie intitulée Libra. Il s'agira ni plus ni moins que de concurrencer le bitcoin et de permettre aux internautes d'utiliser Facebook pour envoyer de l'argent ou faire des achats.

Un portefeuille virtuel associé (Calibra) permettrait de gérer ses fonds en Libra. Nul besoin d'avoir étudié à Harvard pour comprendre que cette cryptomonnaie pourrait jouer un rôle de contre-pouvoir face aux banques centrales, respectivement concurrencer tous les acteurs du secteur financier qui n'y participeraient pas. Mais il y a plus: cette monnaie serait gérée depuis la Suisse, ce qui ne manque pas de provoquer aux États-Unis notamment une inquiétude palpable. Le Congrès craint en effet un déséquilibre du système

financier mondial et, *in fine*, une rivalité exacerbée avec le dollar.

Tom est circonspect. Il s'interroge sur le choix de la Suisse et de la forme juridique de l'association pour le lancement de ce projet pharaonique qui réunit déjà de nombreux acteurs des secteurs du commerce électronique, des technologies, des télécommunications et bien évidemment de la finance. Il subodore une stratégie en deux étapes visant à sonder le marché, puis à adapter le projet en fonction des critiques qu'il aura suscitées. Dans les jours suivants, c'est une véritable tempête qui se lève. Régulateurs, politiques, économistes, citoyens y vont tous de leurs griefs: d'où l'on comprend le lancement de cette nouvelle cryptomonnaie ne sera pas une sinécure. Même le Préposé fédéral à la protection des données et à la transparence de la Suisse, d'ordinaire si cauteux, s'est joint à la meute et réclame des explications en termes de protection des données. David Marcus, la tête pensante helvétique de

ce projet, l'homme à qui tout avait réussi, devrait se transformer en magicien pour éviter un emballement frénétique, synonyme de mort subite du projet.

Tom constate avec ravissement qu'il n'était pas si loin de la vérité, puisque quelques semaines plus tard le projet a pris une tournure moins ambitieuse et se concentre désormais sur le respect des normes en matière de confidentialité, de lutte contre le blanchiment d'argent, de protection des consommateurs et surtout de stabilité financière. Marcus a dû faire marche arrière avant de se consumer tel un e-lcare.

### 18 juin 2021, New-York

David Marcus entre dans la salle, le regard triomphant et l'œil vif. Il sait qu'il a gagné. Le projet Libra est désormais sur les rails et rien ni personne ne pourra l'arrêter. La stratégie de déploiement massif dans les pays en développement a parfaitement fonctionné. Si les téléphones sont dans toutes les poches, nombreux sont ceux qui ne disposent pas d'un compte bancaire. Facebook y a vu une opportunité en or. Ajoutez à cela des frais réduits au minimum et vous aurez les ingrédients d'une percée historique. Les premières cibles ont été les pays en crise comme le Venezuela, où l'hyperinflation fait rage depuis plusieurs années. Tous ces pays ciblés prioritairement par la Chine sont devenus stratégiquement incontournables pour les États-Unis. Facebook a su tirer parti de la guerre commerciale qui a sévi durant plusieurs années avec un discours assez simple à l'intention des membres du Congrès et des régulateurs:

les Chinois ou nous, que préférez-vous? La peur de perdre définitivement l'accès à des marchés prometteurs a fait le reste.

Tom étudie avec attention la gestuelle de Marcus. Celui-ci a décidément gagné en assurance et il est désormais le réel patron de Facebook après l'éviction de Zuckerberg par le Comité d'éthique suite à l'affaire Cambridge Analytics. Quant à l'UE, divisée et terrorisée à l'idée d'une guerre commerciale, elle a rapidement jeté l'éponge et accepté les concessions exigées en termes de régulation. Moyennant la perception d'impôts en corrélation avec les revenus réels réalisés sur le vieux continent, les membres de l'Union ont baissé pavillon. Quant à la Suisse, elle a rapidement été délaissée pour un siège exigé par le Président Trump sur sol américain, à New-York. La *realpolitik* a repris ses droits. Tout simplement.

Facebook ambitionne de privatiser des secteurs régaliens comme la monnaie et la preuve de l'identité des personnes. La firme en a les moyens et elle dispose d'une expérience dont nombre d'États ne peuvent se targuer. Libra veut séduire le public en lui promettant une cryptomonnaie stable adossée à des monnaies nationales. Si ce projet devait prospérer, il remettrait en question l'intégralité du système financier. Sera-t-il possible d'éviter une forte dévaluation voire un crack? Nul ne le sait. Mais avec ses 2,4 milliards de clients auxquels s'ajoutent ceux des 27 partenaires du projet (Uber, Spotify, Visa, Mastercard, PayPal, etc.), il ne fait nul doute que cette monnaie va très vite acquérir un poids considérable.

## TURBULENCES

### #CLIMAT | De la banalité des canicules

Quoi de mieux, en cette période de canicule, que de rester au frais et de se cultiver sur le sujet, c'est-à-dire de ne pas se contenter de l'alarmisme des médias? Voilà que l'on pouvait lire dans le *Hampshire Advertiser* de Southampton, le 17 juillet 1852(1):

«En **1132** en Alsace les sources se tarirent et les ruisseaux s'asséchèrent. Le Rhin pouvait être traversé à pied. En **1152** la chaleur était si intense que l'on pouvait faire cuire des œufs dans le sable. En **1160**, à la bataille de Bela (en Hongrie), un grand nombre de soldats moururent en raison de la chaleur excessive.

En 1276 et 1277, en France, la récolte d'avoine et de seigle fut totalement détruite par la chaleur. En **1303** et **1304** la Seine, la Loire, le Rhin et le Danube pouvaient être traversés à pied. En **1393** et **1394** un grand nombre d'animaux tombèrent morts et les récoltes anéanties en raison de la chaleur.

En 1440 la chaleur fut excessive. En **1538**, **1539**, **1540** et **1541** les rivières européennes étaient littéralement asséchées. En **1556** il y eut une sécheresse généralisée dans toute l'Europe. En **1615** et **1616** la canicule s'abattit sur la France, l'Italie et les Pays-Bas. En **1646** il y eut en Europe 56 jours consécutifs de grandes chaleurs. En **1676** des canicules à nouveau. Les mêmes événements se reproduisirent au XVIII<sup>e</sup> siècle. En **1718** il n'y eut aucune pluie entre les mois d'avril et octobre. Les récoltes furent brûlées, les rivières asséchées et les théâtres fermés à Paris par ordre du Préfet de police en raison des températures excessives. Le thermomètre enregistra 36 degrés Réaumur (45 °C) à Paris. Dans les jardins de la banlieue arrosés les arbres fruitiers fleurirent deux fois pendant la saison. En **1723** et **1724** les températures étaient extrêmes. En **1746** l'été fut particulièrement chaud et sec et les récoltes

furent littéralement calcinées. Pendant plusieurs mois il n'y eut aucune pluie. En **1748**, **1754**, **1760**, **1767**, **1778** et **1788** les chaleurs d'été furent excessives. En **1811**, l'année de la comète, l'été fut très chaud et le vin très bon y compris à Suresnes.

En **1818** les théâtres parisiens restèrent fermés pendant un mois en raison des chaleurs excessives, la chaleur avait atteint 35 °C. En **1830**, alors que des combats avaient lieu, le thermomètre afficha des températures de 36 °C les 27, 28 et 29 juillet. En **1832**, lors de l'insurrection du 6 juin, le thermomètre releva une température de 35 degrés. En 1835 la Seine était presque à sec. En **1850**, au mois de juin, au cours de la seconde épidémie de choléra de l'année le thermomètre afficha 34 degrés.»

Il s'agit bien d'un extrait de journal de 1852 et non d'on ne sait quel site comploteur.

On peut aussi lire l'interview de l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie, parue dans *Libération* lors de la canicule de 2003, (et rediffusée en août 2018) au sujet de celle de **1718** qui aurait fait 700 000 morts! *Libération* précise que son *Histoire du climat depuis l'an mil* (Flammarion 1967) reste la référence en la matière, ce qui est plutôt un bon point de la part de ce journal qui ne porte pas vraiment les climatoréalistes dans son cœur...

Édité en **1967**, à une époque où on ne parlait pas encore de réchauffement climatique, l'éminent auteur de ce livre ne peut pas être accusé de vouloir prendre le contre-pied de la tendance d'aujourd'hui. Vous pouvez le trouver sur internet pour 9 €. A ce prix-là, il ne faut pas se priver de s'instruire.

*Libération* serait donc devenu complice des climatoréalistes, ceux qui osent rappeler l'importance des cycles naturels sans accuser uniquement le CO<sub>2</sub>, gaz à effet de serre partiellement d'ori-

gine anthropique? Ceux qui font remarquer qu'à une époque où il n'y avait pas encore le moindre soupçon de début de révolution industrielle (avec son CO<sub>2</sub>, gaz vital, que l'on nous présente pourtant comme un polluant), il y avait déjà eu de très nombreuses vagues de chaleurs extrêmes ainsi que des sécheresses catastrophiques, entraînant des centaines de milliers de morts...

C'est vrai que nous vivons une très forte et inhabituelle canicule, mais à l'évidence il n'y a rien de nouveau sous le soleil! Amusez-vous à taper «sécheresse 1718» sur Google et vous en saurez beaucoup plus. A moins que vous ne vouliez rester sur la certitude que la canicule actuelle est un phénomène exceptionnel qui n'a encore jamais eu d'antécédents, et provoqué uniquement par l'activité humaine...

Ce postulat rabâché encore et encore, discuté d'ailleurs par beaucoup de scientifiques, n'aurait-il pas comme utilité d'alimenter certains appétits macroéconomiques a un moment où, justement, la croissance de l'économie mondiale stagne voire régresse et qu'il s'avère important de lui trouver de nouveaux objectifs en phase avec les progrès de la recherche, laquelle amène tous les jours de nouvelles hypothèses. Hypothèses qui se pressent au portillon de la connaissance grâce à la puissance médiatique et son besoin constant de faire le buzz, et que personne n'a le temps de vérifier...

\* On peut vérifier l'authenticité de la source [ici](http://tinyurl.com/y62kwyvt): <http://tinyurl.com/y62kwyvt>.

### #E-COMMERCE | Contre le défaitisme à la mode

*Notre Cannibale lecteur, par ailleurs directeur des librairies Payot, a réagi dans Le Matin Dimanche aux lamentations à la mode sur l'e-commerce. Nous republions ici cette analyse dissonante et lucide.*

### **Bondos.com**

Il a bon dos le e-commerce pour expliquer les difficultés que rencontrent nombre de commerces suisses ! Si exister sur le Net est un vrai casse-tête pour un petit commerce, il en va tout autrement pour les « grandes enseignes » suisses, qui accusent pourtant pour la plupart un retard dont elles sont seules responsables. La croissance des ventes en ligne, qui s'est accélérée depuis deux ou trois ans, est venue s'ajouter au problème du franc fort. Face à ces deux vagues, plus ou moins indépendantes – la croissance des ventes en ligne étant une tendance générale en Europe, à laquelle la Suisse n'échappe pas –, il semble bien que les stratégies adoptées visent davantage à colmater des brèches plutôt qu'à se poser les bonnes questions pour envisager l'avenir sereinement.

Quand de plus les commerçants s'avouent d'avance vaincus, comme Mme Manuelle Beer, directrice de PKZ, qui déclarait dans un entretien paru dans *Le Temps* le 6 avril que «*le commerce en ligne ne sera jamais profitable*», alors on peut s'inquiéter pour leur avenir. Plus frappant encore : dans son éditorial du même jour, le quotidien reprit les propos de Madame Beer comme une vérité universelle pour tous les détaillants suisses, en opposant une fois de plus commerce en ligne et magasins physiques, ce qui révèle un manque de discernement effarant.

Car il conviendrait de distinguer un certain nombre de facteurs avant d'en arriver à une telle conclusion généralisable à tous commerçants. En voici quelques-uns : le type de produits, d'abord : si le textile et la chaussure souffrent dans le e-commerce d'un taux de retour très élevé, à l'instar de ce que connaissaient déjà les vepécistes «à l'ancienne» (Trois Suisses, Redoute), ce qui complique le e-commerce et pénalise fortement les marges, ce n'est pas le cas de tous les produits (le livre, par exemple, en est exempt). Ensuite,

la conception d'un site de e-commerce doit être conçu comme le prolongement naturel des magasins : le client doit trouver en ligne des services similaires – à défaut d'identiques – à ce qui lui est proposé en magasin. Il doit aussi y retrouver l'identité de l'entreprise et son esprit : le lien de confiance entre le commerçant et le client y est transposable, et la relation peut être «humanisée», même en ligne. Et enfin – mais cette courte liste n'est pas exhaustive –, plus pragmatiquement, disposer d'un système de traitement des commandes et d'une logistique qui soient adaptés au type de produit et de clientèle.

Si la première erreur est d'opposer e-commerce et magasins physiques, la seconde, plus dommageable encore, serait de vouloir s'opposer frontalement aux grands acteurs étrangers du e-commerce. Il s'agit donc de trouver des stratégies de contournement en identifiant les atouts, voire les services exclusifs qu'un commerçant suisse peut proposer en ligne à ses clients en fonction de son domaine d'activité. Ils sont nombreux et efficaces. Et si les déclarations d'intention sur les ventes omnicanales sont parfois quelque peu théoriques, il n'en demeure pas moins que cette transversalité bien comprise et appliquée peut créer un e-commerce profitable sans que cela se fasse au détriment des magasins physiques, bien au contraire. Il convient d'abord pour cela de se prémunir du risque que les équipes en magasin ressentent le site de e-commerce de leur entreprise comme leur premier concurrent, en faisant en sorte que le site envoie aussi les clients en magasins : une des réponses au *store to web* est le *web to store*.

Est-il besoin de rappeler que le livre fut le premier produit vendu en ligne par Amazon il y a plus de vingt ans ? Nous sommes la preuve vivante que des solutions existent, avec un e-commerce rentable et des librairies qui se portent bien, merci !

\* *Le Matin Dimanche*, 21.7.2019

## #GRANDE-BRETAGNE | La rude bataille des WC LGBT- compatibles

Comment assurer le respect de toutes les «identités» sexuelles dans les toilettes publiques? Telle est l'une des questions existentielles qui agitent aujourd'hui la Grande-Bretagne.

Le maire de Londres, Sadiq Khan, semble même en avoir fait, l'un de ses chevaux de bataille. Son engagement passionné pour des lieux d'aisance LGBT-compatibles démontre toute la mauvaise foi de Donald Trump à son égard, lorsqu'il le compara à «notre très stupide et incompetent maire de New York, de Blasio, mais en moitié moins grand».

En 2017 déjà, Khan édictait des instructions détaillées à l'attention des constructeurs les invitant à créer des toilettes *«gender neutral»* afin de *«réfléter l'incroyable diversité»* de la capitale britannique, et, ainsi, de *«donner aux gens la confiance nécessaire pour se promener dans Londres dans la dignité»*.

Ces nobles préoccupations, de toute évidence, l'ont tellement accaparé qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper, ces dernières années, de la montée exponentielle de la criminalité – en termes de cambriolages, viols et actes violents – qui a fait de Londres en peu d'années une ville plus dangereuse que New York.

Il n'empêche: l'engagement de Khan a fait des émules. Ainsi le député David Smith, à peine élu dans le Yorkshire, a-t-il lancé une intense campagne afin d'obliger le maire de Middlesborough à ouvrir des toilettes *gender neutral* dans son patelin de province.

«Le sentiment d'humiliation est une épreuve que la plupart d'entre nous ne peuvent supporter lorsqu'ils visitent des toilettes publiques. En 2019, c'est simplement inacceptable», a-t-il déclaré.

Malheureusement, ce justicier des lieux d'aisances a été coupé dans son élan par neuf chefs d'accusation pour agression

sexuelle multiple sur enfant. Sans doute une riposte sournoise des milieux sexistes.

Pour mettre fin à cette guerre fécale, ne pourrait-on pas, tout simplement, ôter tout symbole de genre des toilettes existantes et les proclamer asexuées? Repeindre des portes serait peut-être moins coûteux, même en Grande-Bretagne, que de construire de nouvelles infrastructures de «confiance» et de «dignité».

### #UKRAINE | La démocratie à la grenade

Le siège du canal 112 de la TV ukrainienne a été attaqué à la grenade dans la nuit du 12 au 13 juillet. Une semaine plus tôt, la chaîne avait reçu une mise en garde contre la diffusion du documentaire du cinéaste Oliver Stone intitulé *L'Ukraine révélée*. Ce film donne longuement la parole au leader de l'opposition ukrainienne Viktor Medvedchuk, dont le parti « Pour la Vie » a pris le deuxième rang dans les dernières élections à la Rada en appelant à un apaisement dans les relations entre la Russie et l'Ukraine. Pour son malheur, Stone a cru bien faire en ajoutant une interview de Poutine qui cautionne l'approche conciliante de Medvedchuk. Ce qui est vu comme

une ingérence du Kremlin dans les affaires ukrainiennes a été suffisant aux yeux de la droite ultranationaliste pour exiger du Canal 112 qu'il renonce à la transmission du film de Stone. Censure réussie : le Canal 112 s'est exécuté. L'ancien leader du Secteur Droit, Dmytro Yarosh, a profité de ce succès pour en remettre encore une couche et conseiller à «ceux qui travaillent pour les chaînes TV ennemies de démissionner immédiatement dans la mesure où leur santé et leur vie sont plus importantes que les 30 sous que vous recevez de Poutine et de ses associés en Ukraine». Et d'ajouter : «Je suggère à tous ceux qui se préoccupent des violations des droits de l'homme et de la liberté de parole de se la coincer, car nous sommes en guerre». Pour mémoire, les partis de la mouvance d'extrême droite n'ont obtenu que 3% des voix aux dernières élections, ce qui n'empêche pas ces va-t-en-guerre cagoulés d'être pris très au sérieux et de semer la terreur dans le pays. La *démocratie* à l'ukrainienne, que nos médias opposent souvent à la *dictature* poutinienne, semble avoir encore du chemin à faire.

J.-M. Bovy/25.07.2019

### **Pain de méninges**

#### **PAS DE CULTURE SANS BARBARIE**

«M'est avis qu'il est un peu trop question de culture à notre époque pour qu'elle soit véritablement une époque de culture, ne crois-tu pas? Je voudrais savoir si aux périodes de culture authentique on connaissait seulement ce mot, on le prononçait? La naïveté, l'ingénuité, l'aisance naturelle me semble être le premier critère de la disposition d'esprit que nous désignons de ce nom. Ce qui nous fait défaut, c'est précisément la naïveté, et ce manque, s'il m'a permis d'en parler, nous frustre d'une barbarie colorée, parfaitement conciliable avec la culture, avec une très haute culture. Je veux dire: notre échelon est celui de la civilisation, état fort louable sans contredit, mais on ne saurait douter qu'il nous faudra devenir beaucoup plus barbares pour être à nouveau capables de culture. Technique et confort. Avec cela, on *parle* de culture mais on ne l'a point.»

— Adrian Leverkühn dans *Docteur Faustus* de Thomas Mann